

NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N° 11 — Janvier 1918

**UN NUMÉRO
PAR MOIS**

0 fr. 60

PAUL DERMÉE

— —

PIERRE REVERDY

— —

LÉONARD PIEUX

MAX JACOB

— —

PHILIPPE SOUPAULT

ROCH GREY

Un prochain âge classique

Poème

Rien

Lumière

Cap Yzidis

Invention de la lampe empire

A toi, toujours

Antipodes

Les véhicules pratiques

NOTES

NORD - SUD

12, rue Cortot -:- Paris (18^e)

Pierre REVERDY, Directeur

DEUXIÈME ANNÉE

Abonnements pour **TROIS MOIS** seulement

A PARTIR DU MOIS DE MARS

Édition ordinaire.	3 fr.
Édition de luxe.	8 fr.

En prévision d'une transformation de la revue, nous avons décidé de n'accepter momentanément que des abonnements de trois mois. Les trois premiers numéros, de format plus grand, contiendront des hors-texte en blanc et noir.

Nous reviendrons aux abonnements annuels dès que l'organisation du nouvel exercice sera définitive.

UN PROCHAIN AGE CLASSIQUE

Mythologies du passé, fleurs des anciens poètes, vous êtes la moisissure des œuvres de décadence.

Un art est en décadence quand il ne crée pas de sujets nouveaux.

Il est dangereux de vouloir renouveler un art par des emprunts faits à d'autres arts. La peinture littéraire ou la littérature picturale sont des symptômes de décadence. Les images littéraires ne doivent pas pouvoir être peintes ou sculptées.

Aux grandes époques classiques, l'indépendance et l'autonomie de chaque art étaient soigneusement sauvegardées. Pas de chevauchement ni de pénétration : la pureté !

A toute grande époque, il y eut un lien entre les divers arts : ce fut leur esthétique plus ou moins consciente. Mais, plus haut encore, il y avait une chose commune à tous : une certaine attitude devant la vie, devant le monde. C'est ce qui fait qu'à toute époque, la morale et la métaphysique, par exemple, sont si étroitement apparentées à tous les arts.

Rousseau, l'adoration de la nature, l'effréné du lyrisme, l'insurrection des esclaves, les droits des peuples, le « vivre sa vie », Bernstein, Bergson enfin et sa métaphysique de l'élan vital, ne sont qu'une seule et même attitude devant le monde : le Romantisme.

Les arts classiques n'existent que par le règne de l'intelligence.

L'étalon fougueux de nos passions est solidement bridé. On le tient de court. Il marche au pas, trotte ou galope largement selon la volonté de son cavalier.

La maîtrise de soi-même est l'idéal moral et esthétique des époques classiques.

Les « mots en liberté », sténographie d'associations inconscientes, sont le type le plus pur du Romantisme.

Que nous importe l'électricité qui s'effuse dans la nature ou qui se décharge au milieu des orages : Force perdue, spectacle romantique.

Il s'agit de la capter, de la faire naître au besoin, puis de l'amener dans cette ampoule pour qu'elle éclaire nos nuits.

Les Yankees tels que nous nous les imaginons sont de beaux types de classiques en affaires. Mais je crains que leur manque de passé n'hypnotise leurs artistes et ne les énerve.

Le classicisme d'une époque ne peut être le pastiche de celui d'une époque précédente.

Quand un art classique s'est réalisé, on s'aperçoit qu'il a d'abord filtré soigneusement son esthétique de tout ce qui n'était pas elle-même. Il a réuni les moyens qui convergent vers cette esthétique, enfin il a découvert ses motifs.

Leur convenance parfaite avec la sensibilité donnera le style.

Si l'on se fie aux apparences, il n'y a, à toute époque, que peu de moyens nouveaux. Mais la façon dont ils naissent chez le créateur leur confère, à chaque fois, une véritable nouveauté. L'Unique.

Dès qu'un poète s'est servi d'un élément pour ses créations, il lui confère une vie supérieure, il lui donne comme une charge de beauté, d'émotion et de signification qu'il conservera longtemps après.

C'est ainsi qu'au cours des âges les poètes ont créé la valeur poétique de la rose, de la pâleur des femmes, du vieux mur tapissé de lierre, du lac, etc.

Peu à peu ces valeurs nouvelles prennent cours, se banalisent et s'usent sous le maniement répété.

Les romances populaires et les lettres d'amour sont les ossuaires d'anciennes créations poétiques.

Je sais une peinture et une littérature qui deviendront classiques et qui chargeront la vie de significations nouvelles.

POÈME

As de pique

ce verre

la cendre de la pipe

Bougie éteinte plantée sur mes amours

Matin pluvieux

et cet ennui qui pèse

Le jeu de cartes où rêve l'avenir

PAUL DERMÉE

RIEN

Un son de cloche vient

Lumière qui s'approche

Ou lambeaux de chansons

Dans l'arbre des oiseaux s'accrochent

Et les autres s'en vont

J'écoutais venir toutes les voix

J'attendais les regards qui tomberaient des toits

Et triste dans la rue où j'étendais les bras

J'oubliais que quelqu'un passait

Tout près de moi

Des rumeurs s'élevaient

Au loin la foule passe

On ne voit plus glisser que l'ombre dans la nuit

Et le mur s'éloigner du trottoir où je suis

Le vide se ferait

Il n'y aurait plus de terre

Et la vague qui roulerait serait une chanson guerrière

Le monde s'efface

Au point où je disparaîtrai

Tout s'est éteint

Il n'y a même plus de place

Pour les mots que je laisserai

PIERRE REVERDY

PIERRE REVERDY

LUMIÈRE

Midi

La glace brille

Le soleil à la main

Une femme regarde

Ses yeux

Et son chagrin

Le mur d'en face est dépoli

Les rides que le vent fait aux rideaux du lit

Ce qui tremble

On peut regarder dans la chambre

Et l'image s'évanouit

Un nuage passe

La pluie

PIERRE REVERDY

INVENTION

DE LA LAMPE EMPIRE

La fille de Voltaire ne voulait pas des palmiers en plumes d'autruche qu'on attache aux cheveux des demoiselles ou damoiselles. Au couvent bien qu'étudiant le piano le même temps que ses compagnes elle en jouait mieux que le maître et ne l'appelait pas clavecin. Le rose chimique très remarquable de ses ongles fut trouvé par elle sans intervention du papa. Elle désirait une lampe pareille à un tabouret et suspendue au plafond avec ce qu'elle croyait le style de son père : la lampe égyptienne que Napoléon a inventée.

MAX JACOB

A TOI, TOUJOURS

La mourante murmura : « Toutes les fois que j'ai déclaré que je ne t'aimais pas, je mentais. » Il dit en pleurant : « Tu t'épuises ! » mais déjà elle ne pouvait plus répondre. N'arrachez pas ! n'arrachez pas les onze senteurs de la chambre qu'elles accompagnent la mort et le souvenir de la vie. O Lune, n'enlevez pas votre clarté qu'elle serve d'ailes à mon amour et à son objet.

MAX JACOB

ANTIPODES

Le souffle d'une pensée fait tourner la mappemonde illuminée

Dakar Santiago Melbourne

Abandonner ses chaînes

Un désir balaie les pensées mortes

Il reste encore un peu de feu dans la cheminée

Un sourire dans sa mémoire

Java

Ce même vent ferme les livres

Assourdissant silence

Il neige et le soleil troue le carreau

Une tendresse oubliée meuble la chambre close

Tananarive

La valise et la montre

18 heures 39

Le cri des locomotives déchire le tumulte

On a toujours derrière soi une ombre qui s'attarde

Nagasaki

Un coup de sifflet est un bref adieu

En quittant le port on songe aux rendez-vous inutiles

On voit la terre qui s'en va

On regarde l'horizon qui fuit

San Francisco

A table

J'aurais bien dû tout de même faire sauter la maison.

PHILIPPE SOUPAULT

LES VÉHICULES PUBLICS

Ces becs de gaz qu'on voit à peine sous la poussière des globes attachés au plafond, c'est l'éclairage des autobus rapides.

Les grandes voitures qui courent les grandes lignes de Paris.

A tout moment elles changent de passagers. Des centaines de pieds s'appuient sur leur plancher établi de façon à faire couler la boue en dessous, le grand flot de saleté qu'apportent des pieds pressés qui ne cherchent qu'à fuir. Aussi, pour dissimuler le sinistre crachat qu'on admet sans avouer dans une sorte de tacite entente.

Ces bancs et ces sièges gardent la tiédeur tenace et mélangée de tous ces corps qui s'affalent les uns après les autres dans ce bain d'exhalaisons et de miasmes : les respirations se confondent comme dans un immense soupir d'amour.

Le même souci, le désir accablant d'arriver au plus vite désunit ces voyageurs.

Le véhicule marche à grands pas mené par une main sûre.

Ce n'est plus un chauffeur, le mot semble mal choisi. C'est l'ouvrier, homme sans maître, force appliquée à l'usage public qui aide ainsi à retrouver leur but des centaines, que dis-je, des millions d'êtres à la vie dure et pleine de petites et de grandes privations.

Les riches glissent à leur guise dans des voitures ouatées et fleuries selon la saison.

Les tribus qui remplissent les voitures publiques appartiennent à une race à part. Seul l'ironique caprice du hasard arrache quelques individus dans des moments plus que pathétiques, les monte sur d'incroyables hauteurs, les fait asseoir dans des voitures privées.

La voiture publique ignore les caresses d'une main patiente attachée à son entretien et à sa beauté.

Triste boîte qu'une compagnie anonyme épuise dans un travail acharné, que les passants traitent comme une prostituée qu'ils quittent avec plaisir.

Seul le misérable, le plus pauvre, le plus besogneux et peiné soupire en pensant à ses banquettes encrassées, à son air corrompu par les haleines, à sa bonne chaleur aux pieds.

Plus on approche des portes de la ville, plus le véhicule ressemble à une épave déséquilibrée et déchue.

En arrivant à son but, il est complètement vide, dévotement soumis à sa misère.

Il n'y a que moi et mes deux serviteurs : celui qui guide et celui qui reste sur le marchepied en attendant que je descende : c'est le moment solennel où la voiture pour un instant devient une voiture privée mélancoliquement caressée de mon regard d'adieu.

ROCH GREY

ARTISTES ET FARCEURS. — Est-ce une loi naturelle que rien ne peut faire fléchir ? Si quelqu'un met en doute la sincérité de ceux qui se livrent aux laborieuses et vaillantes recherches d'une création nouvelle, on peut être certain que c'est un « avancé » de la politique.

J'en ai honte pour eux. Est-ce la haine de toute supériorité qui les anime ? L'idéal n'est pas, ce me semble, de niveler par en bas, mais plutôt par en haut ; de couper les têtes qui dépassent, mais au contraire d'élever vers la lumière ceux qui étouffent dans l'ombre !

Est-ce pour nous sacrifier sur l'autel de l'Art social, que M. Génold, admirateur de M. Maurice Denis, exécute dans la *Forge* la danse du scalp autour des peintres, des musiciens et des poètes nouveaux ?

Il clame un chant sauvage, truculent et tailhadesque !

Quelle misère ! Et que profonde est l'ignorance de tous les M. Génold, qui font du « Pourrissoir », c'est-à-dire, du journalisme.

Celui de feu le *Bonnet Rouge* parle des vers de Jean Cocteau s'effusant dans le tumulte de *Parade*. Le M. Génold de la *Forge*, cite Apollinaire comme un des auteurs de ce ballet « mystificatoire » !!

Il commet bien d'autres inexactitudes encore en parlant de choses qu'il n'a pas l'air de bien connaître.

Dans ses attributions fantaisistes, il va jusqu'à faire supporter à l'art qu'il ne comprend pas, qu'il n'aime pas, la responsabilité de la guerre !!!

N'est-ce pas trop se laisser aveugler par la haine artistique ? Ou bien y a-t-il là-dessous quelque autre joli sentiment qu'on ne dit pas ?

Mais quelle noblesse peuvent avoir des combats avec des M. Génold ?

Bassesse de l'insulte ! Je connais des forgerons qui en pleurent de honte sur leur enclume. D'autres en rient. Mais on ne peut répondre. L'« Avant-garde » ne parle pas à l'arrière-train.

P. D.

RUE HUYGENS. — Quand on veut peindre ce qu'on voit et comme on le voit, toute la difficulté entre en jeu, le danger aussi. Je crois qu'on ne résiste pas à la nécessité de peindre autrement qu'on voit. Sait-on alors où l'on s'arrêtera ? Peut-être ne faut-il jamais s'arrêter. J'espère que les peintres qui ont exposé rue Huyghens ne s'arrêteront jamais. Mais je ne sais pas s'il sont de cet avis : que le chemin où marcher le plus sûrement est en soi et qu'il faut y entrer d'abord puis s'y tenir. Les tentations du dehors sont souvent plus agréables mais c'est l'école buissonnière. Et on sait bien où elle mène pour si engageante qu'elle soit.

Entre les murs décorés des tableaux des peintres Kisling, Lejeune, Durey, etc., nous avons entendu de la musique de tous les âges et quelques morceaux nouveaux d'Erik Satie.

P. R.

BIBLIOGRAPHIE

GUILLAUME APOLLINAIRE.

L'enchanteur pourrissant, luxe, 1909, bois d'André Derain. — *L'Hérésiarque et Cie*, nouvelles, in-18, 1910 P. V. Stock). — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, in-4°, luxe, 1911, bois de R. Duffy Deplanche). — *Méditations esthétiques*, les peintres cubistes, in-4, 1912 (Figuière). — *Alcools*, poèmes, 1913 (Mercure). — *Le poète assassiné*, 1916 (Edition.)

PIERRE REVERDY.

Poèmes en Prose. Edition de luxe 1915 (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon). — *La Lu-*

carne Ovale (Poèmes), 1916, épuisé. — *Quelques Poèmes*, Plaque (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon). — *Le Voleur de Talan*, roman, 1917 (librairie Monnier).

MAX JACOB.

La Côte. Recueil de chants celtiques, 1911. — *Saint Matorel*, roman, 1910. — *Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel*, mort au couvent, 1912. — *Le siège de Jérusalem*, 1911 — *Le cornet à dés*, 1917.

PAUL DERMÉE.

Spirales, poèmes 1917.

DÉPOSITAIRES

Librairies : Monnier, 7, rue de l'Odéon; Delesalle, 16, rue Monsieur-le-Prince; Ferreyrol, 3, rue Vavin; Lutetia, 66, boulevard Raspail; Crès, 115, boulevard Saint-Germain; Weill, rue Taitbout; Boutique verte, rue Notre-Dame-de-Lorette, 34; Art Contemporain, 188, boulevard Saint-Germain; Belnet, 96, boulevard Montparnasse.

Adresser tout ce qui concerne la Revue à

Pierre REVERDY, Directeur, 12, Rue Cortot, Paris (18^e)

Les manuscrits ne sont pas rendus.

ARGUS DE LA PRESSE

Les plus anciens bureaux d'extraits
de presse

37, rue Bergère, Paris (IX^e)

LE COURRIER DE LA PRESSE

LIT TOUT — RENSEIGNE SUR TOUT

Ch. Demogeot, Directeur

21, boulevard Montmartre, Paris (2^e).

TABLEAUX DE MAITRES MODERNES

et de la jeune peinture actuelle

Objets d'art antiques et de haute curiosité

GALERIE PAUL GUILLAUME

(transférée 108, faubourg St-Honoré)

L'édition de l'*Album de Sculptures Nègres* composé par Paul Guillaume et qui a été honoré de souscriptions de la Ville de Paris, du Ministère des Beaux-Arts, etc., est aujourd'hui à peu près épuisée. Vu la rareté de cet ouvrage, le prix des quelques derniers exemplaires est porté de 50 francs à 80 francs.